

ALESSANDRO PIPERNO



Là où l'histoire se termine



LIANA LEVI

Alessandro Piperno

Là où l'histoire se termine

*Traduit de l'italien
par Fanchita Gonzalez Batlle*



Liana Levi

À la mémoire d'Enrico Guaraldo

Première partie

LE DROIT AU RETOUR

À quarante-neuf ans, Federica Zevi savait qu'elle représentait pour des veufs, des divorcés ou des célibataires endurcis une alternative acceptable aux trentenaires de moins en moins disponibles qu'ils convoitaient. Dans ses rares moments d'estime d'elle-même, elle se sentait comme une Jaguar de troisième main sur laquelle les anciens propriétaires avaient régulièrement fait les contrôles techniques.

Aucun homme ne l'avait vue nue depuis un bout de temps. Lorsque la chose se produirait, elle redoutait de lire dans les yeux de l'intrépide ce que les miroirs, sa balance et les regards des jeunes filles commençaient à lui suggérer avec insolence, à savoir que son corps, humilié pendant des années par des vêtements austères, était hors d'usage.

La coïncidence entre son acharnement à se dévaloriser et la décision de son mari de revenir à Rome après seize ans d'exil en Californie ne lui échappait pas. Il lui semblait n'avoir rien fait d'autre dans sa vie qu'attendre : avant de le connaître, et ensuite pendant les années insouciantes de son mariage. Sans parler de lorsqu'il avait décampé, criblé de dettes et harcelé par ses créanciers. La superstition lui disait que si elle ne le revoyait pas avant ses cinquante ans, il serait trop tard.

C'est pourquoi le message de Matteo annonçant son retour l'avait tellement secouée alors qu'elle l'avait tant désiré. Plus la date approchait, plus Federica sentait monter en elle la peur qu'en la voyant il ait du mal à la reconnaître.

Elle avait davantage pleuré les dernières semaines que dans tout le reste de sa vie : en entendant par hasard à la radio un tube de son adolescence, en voyant à la télé un bébé gazelle déchiqueté par un guépard, ou une maman avec son bébé ; elle avait pleuré en mettant de l'ordre dans les livres d'école de Martina, en entendant la voix d'un ancien président de la République, en écrivant un rapport sur la désertification dans la Corne de l'Afrique.

Elle avait versé ses larmes les plus inconvenantes la veille au soir au téléphone, quand son père avait essayé de lui arracher la promesse qu'au cas où cette crapule se représenterait elle refuserait de le voir.

« Papa, j'ai cinquante ans, je n'ai pas besoin de ta bénédiction pour sortir avec un garçon. »

Piqué au vif, son père lui avait rappelé que le *garçon* en question avait davantage de femmes qu'un émir ; et elle n'avait pas eu envie de lui asséner le coup de grâce en lui révélant qu'aux trois Mme Zevi venait de s'en ajouter une quatrième.

« Promets-moi au moins de demander le divorce.

– Tu ne peux pas savoir comme cet anneau décoloré est utile à une femme de mon âge. Un répulsif mortel.

– Ne dis pas ça. Toi aussi tu as le droit... Qu'est devenu ce type...

– Je ne sais pas de qui tu parles.

– L'architecte, le veuf. C'était quelqu'un de bien.

– Architecte, veuf, quelqu'un de bien. Ce n'est pas un peu déprimant ?

– Oui si tu te spécialises dans les ratés polygames. »

Tandis que son père débitait son sermon habituel elle s'était mise à sangloter sans bruit. Elle avait pleuré le temps nécessaire, y compris après avoir raccroché.

Tout reposait sur un malentendu. Son père se plaisait à croire que c'était Matteo qui refusait le divorce et que sa fille laissait faire ; Federica aimait revendiquer les avantages de sa condition d'épouse conciliante d'âge mûr et bien au-dessus des plaisirs. La vérité c'est qu'elle se sentait tellement bien en Mme Zevi qu'elle supportait de partager ces avantages avec trois autres inconnues, au prix d'enfreindre la loi et de s'humilier. Elle les avait désirés depuis que des années plus tôt, à Noël, elle avait posé les yeux sur ce jeune homme éblouissant en tenue de ski. Lui et sa tribu (comment l'appeler autrement?) avaient réservé la presque totalité de l'hôtel des Dolomites où Federica et son amie avaient eu du mal à trouver une chambre.

La semaine de ski faisait précisément partie des loisirs mal vus par son père ; celui-ci, après avoir abandonné sa chaire à l'université pour un siège dans les rangs du Parti communiste, était devenu encore plus intolérant à l'égard de toute forme bourgeoise de passe-temps. Jusque-là, Federica n'avait jamais eu de peine à jouer le rôle de la fille à son papa. Ses études étaient tellement dignes d'éloges que dès la classe de troisième elle avait reçu un prix, accompagné d'une médaille que le maire en personne lui avait accrochée sur la poitrine. Au prestigieux lycée à quelques rues de chez elle et du parlement, elle avait trouvé les camarades de classe qu'il fallait : bien élevés, timides à la limite de la balourdise, mais aussi sectaires, arrogants, dédaigneux de leurs privilèges et décidés à les faire oublier par de bons bulletins trimestriels et une

activité politique précoce. Dans cette corbeille de futurs professeurs d'université, parlementaires et syndicalistes, Federica avait pêché ses deux premiers amoureux. Bien que son père les ait considérés tous les deux comme des têtes de nœud et des prétentieux, il ne pouvait nier qu'en les choisissant elle avait essayé de lui faire plaisir.

Après avoir soutenu sa thèse sur *David Copperfield* elle avait plaqué son troisième fiancé. Fidèle à une longue tradition, le monde évoluait; seul son père ne changeait pas, la contraignant à en faire autant. Si, sur le plan public, le pauvre homme souffrait du désir de transparence du camarade Gorbatchev, en privé il admettait la volonté d'émancipation de sa fille unique. La semaine de ski fut une sorte de perestroïka.

Au cours de sa première promenade sur la petite place de Madonna di Campiglio, Federica put apprécier les trouvailles romantiques offertes par le capitalisme avancé. Elle se sentait comme un orphelin à la Dickens qui grâce à son bienfaiteur du moment peut enfin accéder aux douceurs contemplées jusque-là de loin. Toits en pente bordés de neige fraîche, balcons de bois décorés de lumières intermittentes, vitrines célébrant une humanité idéale réchauffée par le cachemire, les cheminées, le chocolat brûlant. Federica éprouvait tant de choses à la fois qu'elle avait peine à déterminer laquelle lui causait la plus forte émotion. L'euphorie de la liberté? Ou la frustration de ne savoir qu'en faire?

Le matin de bonne heure les deux filles atteignaient en téléphérique le chalet proche des remontées mécaniques. Assise à une table du refuge, Federica regardait son amie disparaître avec le télésiège dans le bois de sapins et de mélèzes. Elle commandait du thé à la bergamote et sortait de son sac *Clarissa* de Samuel Richardson; à

ce rythme elle l'aurait terminé avant la fin des vacances. Elle avait un faible pour les romans qui ont pour titre le prénom de l'héroïne, Pamela, Moll, Emma, Thérèse, Nana ; chacune d'elles lui avait donné un exemple de ce que signifie ne pas se résigner au malheur. Son directeur de thèse avait tout fait pour la débarrasser de sa manie de s'identifier au personnage principal ; elle s'était laissée convaincre le temps de sa thèse, mais elle avait rechuté avec *Clarissa*.

Un quart de siècle s'était écoulé depuis cette matinée radieuse de début d'hiver. Elle ne se rappelait rien du roman, si ce n'est la page 304 de l'édition Penguin Classics. Elle en connaissait les alinéas, la disposition des dialogues, les points-virgules. Et pourtant rien de son contenu n'avait laissé de trace en dehors du *But* du deuxième alinéa ; isolé du reste dans une région inhabituellement éclairée de son cerveau, il avait survécu à mille batailles, et pour une raison précise : elle l'avait relu des dizaines de fois. Elle recommençait chaque fois à partir de là, pour ensuite se perdre en chemin et reprendre au même point. Difficile de s'y retrouver alors que ce jeune père en tenue de sport essayait de convaincre son petit garçon qu'il ne pouvait pas l'emmener avec lui. Ils étaient assis à deux ou trois tables de distance, père-mère-fils ; ils faisaient partie du groupe qui avait colonisé l'hôtel.

« C'est une piste noire, disait l'homme. Tu sais à peine monter en escalier et descendre en chasse-neige. »

Quoi de plus sexy qu'un père aux prises avec un fils résolu à ne pas le laisser s'en aller ? Les yeux de Federica s'efforçaient de rester collés à la page, tandis qu'une force irrésistible les attirait vers la vie. L'enfant ressemblait à sa mère : cheveux ondulés, lèvres charnues, une vague note d'Orient. La forme de ses yeux lui venait de

son père, ainsi que leur couleur changeante (selon celle du ciel, allait-elle découvrir par la suite) : vert, turquoise, gris argenté, comme les mers du Sud.

« C'est quoi une piste noire ? demandait l'enfant en serrant fort le doigt de son père.

– C'est pour les skieurs qui ont beaucoup d'expérience, avec une pente très raide, dangereuse mais très amusante. »

C'est à peu près à cet instant que Federica eut le soupçon que l'homme avait cessé de s'adresser à l'enfant. Aussi absurde que cela puisse paraître, il en avait après elle. Il s'était aperçu qu'elle ne le quittait pas des yeux et il voulait la remettre à sa place ? Ce pouvait être le début d'un affrontement. Mais dans quel but ? Dieu qu'il était mignon. Ses cheveux acajou clair et un début de calvitie l'assimilaient au genre Stefano Casiraghi, le mari de Caroline de Monaco, seigneur incontesté des magazines de l'époque (avant la tragédie). Pourquoi un homme comme lui flirtait-il avec elle ?

Puis ce fut comme si l'embarras lui révélait une forme de joie tout à fait nouvelle, qui n'avait qu'un vague rapport avec le plaisir, découvert à treize ans, d'être désirée par les garçons, une joie bien plus intime, qui à ce qu'il paraît pouvait faire pleurer, mais aussi rire bêtement. Elle retourna au *But* du deuxième alinéa. Les lignes oscillaient, difficile de distinguer la moindre lettre, d'imaginer le sens de chaque phrase. Lire signifiait soudain se tirer d'affaire dans un écheveau emmêlé et brumeux, tandis que la voix intérieure qui la mettait en garde prenait l'intonation impertinente de Clarissa. C'était elle qui lui ordonnait de payer la note et débarrasser le plancher. Clarissa, violée dans son corps mais non dans sa vertu.

La mère s'impatientait. «Allons, Giorgio, laisse papa tranquille.

– Et tu m'emmèneras quand sur la piste noire ? s'obstinait l'enfant.

– Si tu continues comme ça, l'année prochaine, mentit l'homme.

– Et c'est quand, l'année prochaine ? »

Son père sourit. Federica aussi, mais avec quelle envie de pleurer ! À la place de la mère elle aurait serré cet enfant dans ses bras comme un ours en peluche. Elle fut troublée par cette idée déplacée.

« Dans pas longtemps, mentit encore le type en se levant nonchalamment.

– Tu me promets que l'année prochaine j'irai moi aussi sur la piste noire ?

– Promis. »

La main de l'enfant lâcha prise, mais ses yeux, eux, suivirent l'homme aussi loin que possible et même un peu plus. Ce qu'il ne pouvait pas savoir, le pauvre petit, c'était que la raison pour laquelle son père ne tiendrait pas sa promesse était à quelques pas de là ; la jeune femme de vingt-quatre ans, consciencieuse, dévoreuse de romans du dix-neuvième, progressiste malgré elle, au-dessus de tout soupçon, qui n'avait jamais fait de mal à personne sinon parfois à elle-même.

En effet, en dépit de principes solides, Federica était sur le point de montrer une audace et une absence de scrupules que personne ne lui aurait jamais prêtées. À la fin des vacances, au mépris des risques et des convenances, elle s'était envoyé cet homme marié au moins une demi-douzaine de fois : dans sa chambre à elle, dans sa chambre à lui, dans le sauna, et même dans le vestiaire de la piscine. D'autres rencontres clandestines allaient avoir lieu à Rome,

provoquant des conséquences à la fois délétères et exaltantes: un divorce, un remariage, la naissance de Martina.

Bien que Federica n'ait plus réussi à soutenir le regard du petit Giorgio, elle n'avait rien fait pendant ces vacances et les mois suivants qu'elle n'aurait refait exactement de la même façon. Ses années de mariage étaient ce que la vie lui avait donné de meilleur. Une décennie joyeuse, entre deux affrontements rudes avec son père que, pour des raisons contradictoires, elle préférait ne pas se rappeler.

Dans le premier elle s'était fait valoir, invoquant les raisons inattaquables de son bonheur. D'accord, un homme qui plaque sa femme et son fils pour une femme draguée sur une piste de ski n'est pas un modèle de fiabilité. Et pour elle aussi, être la cause d'un divorce était un fardeau insoutenable. Mais bien que tout s'oppose à cette union, elle avait une raison de prendre cette décision: combien de fois dans la vie les *désirs* coïncident-ils avec les *possibilités*? Elle avait associé intentionnellement les deux mots, sachant que dans le vocabulaire usuel de son père il n'y avait place ni pour l'un ni pour l'autre, et que le plan sur lequel il fallait le défier était celui de la provocation idéologique.

Si ce jour-là Federica s'était adjugé le plus grand nombre de répliques – les plus brillantes –, son père avait pris sa revanche lors du second affrontement, survenu dix ans plus tard. Elle était allée lui demander un prêt, une somme considérable avec laquelle Matteo pourrait régler ses dettes. Mendier de l'argent pour le compte de son mari avait été aussi humiliant qu'inutile. Son père était disposé à lui offrir n'importe quoi – hospitalité, conseils, reproches, commisération, solutions extrêmes – mais pas de l'argent. Federica devait faire une croix là-dessus. Il ne

lui avait pas suffi de troquer un avenir universitaire pour une existence de ménagère auprès de ce misérable ? Elle voulait à présent mettre également en danger les économies de la famille. Et pour quoi ? Pour que ce voyou puisse se vanter : non seulement j'ai détruit ma femme et compromis l'avenir de ma fille, mais en plus j'ai réduit à la misère le seul individu en mesure de leur garantir un avenir. Non, il ne lui donnerait pas d'argent, et pas parce qu'il était pingre, mais parce que cet argent servirait à parer les coups à venir. Il ne fallait pas se faire d'illusions : la meilleure chose qui pouvait arriver à Matteo était d'aller en prison, et la pire, d'être repêché dans le fleuve avec un trou dans la tête. Ce serait alors à lui de s'occuper de sa fille et de sa petite-fille. Et un jour toutes les deux le remercieraient de ne pas avoir gaspillé de l'argent pour aider celui qui, outre qu'il ne méritait aucune solidarité, était déjà condamné.

« Sais-tu au moins à qui il doit tout cet argent ? »

La question de son père l'avait glacée. Elle mettait en lumière une des lacunes qu'elle n'avait pas voulu combler, à commencer par l'après-midi où deux mois plus tôt ses cartes de crédit l'avaient lâchée devant une vendeuse de maroquinerie. Sans parler du moment où une amie lui avait demandé si elle était au courant que Matteo s'était fait injurier par un type dans la rue.

Federica ne savait pas à qui son mari devait de l'argent pour la bonne et simple raison qu'elle ignorait tout de lui, sauf qu'il était lui et qu'elle s'en contentait. Mais à en juger par le ton de son père le créancier ne devait pas être un individu accommodant.

« Eh bien, mieux vaut que tu ne le saches pas. »

Il parlait lentement, avec un filet de voix. Il n'aimait pas aborder certains sujets dans le bureau qu'il occupait

depuis quelques semaines seulement. Après avoir quitté son siège au Parlement il avait repris son activité universitaire, jusqu'à ce que ses anciens camarades du Parti le fassent élire au Conseil d'État. Cette histoire de Matteo le mettait dans l'embarras. Grand Dieu, un magistrat au Conseil d'État, un pont de l'université, un ancien député de la République, un homme d'une sobriété légendaire mêlé aux sales affaires d'un gendre malhonnête ! Depuis un moment tout le monde dans ce sacré pays s'employait à saloper les rares choses encore pures. Il était inquiet. Pour lui-même, pour sa fille, pour sa petite-fille de neuf ans.

Federica le regardait et elle éprouvait du chagrin. Ce n'était pas un père simple, il ne l'avait jamais été. Se montrer à la hauteur de ses attentes était un métier terrible, surtout pour lui. Il y avait pourtant quelque chose de touchant dans sa conviction d'être dans le vrai. Carla, sa vieille secrétaire, avait confié à Federica que le juge avait exigé le bureau le moins somptueux du magnifique édifice baroque, un taudis à côté des splendeurs qui l'entouraient. La maigreur de son père, transfigurée par le costume de flanelle, révélait le rêve hiératique de disparaître, de se dissoudre lentement dans l'atmosphère.

C'est alors, en le voyant fragile et troublé, que Federica comprit la différence entre les deux hommes de sa vie et la portée du choix qu'elle avait fait. La vie de son père oscillait entre de lointaines nostalgies et l'attente messianique d'un avenir où tout le monde apprendrait à faire ce qu'il fallait. Il idolâtrait le passé et attendait beaucoup du futur précisément parce que le présent n'était pas fait pour lui. Matteo, au contraire, détestait les projets à long terme et ne se laissait pas

écraser par le poids de ses erreurs. Exempt de souvenirs et de pressentiments, il dormait tranquille, mangeait avec appétit, et ne manquait pas un coup au lit.

Ce matin de juin, lorsque après la énième nuit difficile Federica trouva sur son portable deux appels et un message de Matteo tout juste débarqué à Rome, fâché de n'avoir trouvé personne pour l'accueillir à l'aéroport, elle sentit comme jamais auparavant toute l'injustice des années passées à l'attendre.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Dove la storia finisce*

© 2016 Mondadori Libir S.p.A.n, Milano
© 2017, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Jim McGuire/Gettyimages